



Photographies de A (Augustine)

D'après un texte inédit de Daniel Keene et le livre
“L'invention de l'hystérie” de George Didi-Huberman

Cie Les Blouses Bleues

Saison 2012/2013

Descriptif détaillé du projet :

La pièce de Daniel Keene "Photographies de A", est un monologue poétique fascinant sur la folie et plus précisément sur la manière dont la folie hystérique fut inventée en étant théâtralisée et photographiée. Cette pièce achevée en 2007 a été imaginée par le dramaturge australien après avoir été lui-même stupéfait par la lecture du livre de l'historien de l'art français, Georges Didi-Huberman, "L'Invention de l'hystérie" [Charcot et l'iconographie photographique de la Salpêtrière].

Le spectacle « Photographies de A » est une adaptation de ce solo de Keene mais aussi un travail artistique mené à partir de ce livre de Georges Didi-Huberman.

C'est la première création française et mondiale de cette pièce jouée en français dans la traduction de Séverine Magois ainsi que dans sa version originale.

"En lisant "Photographies de A", j'ai pensé à une installation de Gary Hill intitulée "Midnight Crossing", dans laquelle, des morceaux de phrases hachées émises lors de flashes blancs éblouissants déchirent à intervalles réguliers le silence des images. (like attracts like / like images attract words). La pièce de Keene, qui fait signe esthétiquement pour moi vers ces syncopes de lumière de Gary Hill, m'a profondément impressionné tout autant que l'ouvrage de Georges Didi-Huberman, "L'Invention de l'hystérie", à partir duquel Keene a imaginé et écrit sa propre pièce. Et j'ai voulu monter cette pièce inédite dans la mesure où elle éclaire d'un regard nouveau la question de la folie et de son rapport à la théâtralité. Ici, la folie est créée et augmentée par la rationalité médicale qui prétend la soigner." Si j'ai voulu mettre en scène ce spectacle, Photographies de A, c'est aussi parce qu'il approfondit une performance visuelle que j'ai réalisée à partir de la pièce de Samuel Beckett Pas moi, un des trois dramaticules féminins de Beckett, un concerto pour « bouche » que j'avais mis en lien avec les peintures du cri de Francis Bacon. C'était un spectacle qui interrogeait déjà cette question de l'identité corporelle (jusqu'où je suis moi dans mon corps) et de son rapport à l'image, et que j'avais appelé Not Moi.

Enfin cette création artistique renvoie également à une interrogation artistique sur ce que signifie le mot spectacle dans « spectacle de la douleur » ?

Frédéric Laforgue, metteur en scène.



« Le masque est le chaos devenu chair » – Georges Bataille.

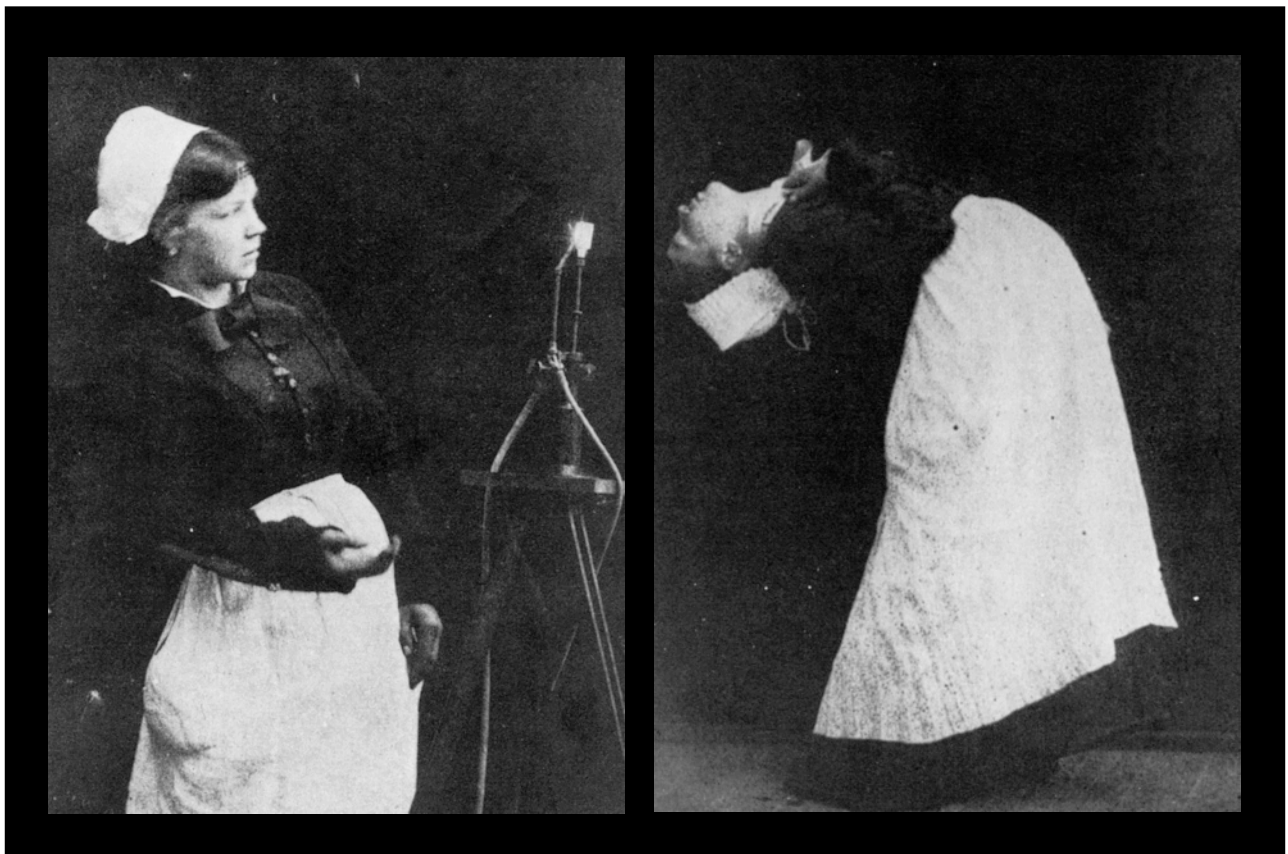
“Photographies de A” décrit un dangereux spectacle joué au bord du gouffre, entre la cour et le jardin, par une « idiote » brûlant avec désir. Entre la lumière et l’ombre, le réel et l’illusion, “Photographies de A” interroge ce que c’est que voir, et nous fait plonger dans un inconscient de la vue pour en revenir les yeux rouges. Dans ces rêves de feu, ce sont des voix, des visions, des spectres, un je ne sais quoi de cosmique qui nous aura fait sentir l’éternité, une beauté aussi, celle de cette différence, de cette étrangeté sacrifiée, de ses extases hystériques et de sa folie sublimée.



Historique :

L'enfer féminin, la città dolorosa, l'hôpital de la Salpêtrière fut au XIXème siècle un lieu d'expérimentation sur « des corps vils ». Charcot voulait domestiquer la plus baroque des théâtralités, la folie des hystériques, et il réussit le coup de force d'en faire un tableau vivant clinique et classique à la fois. Médecin devenu en quelque sorte artiste, il inventa un théâtre contre la théâtralité hystérique, pour dénoncer celle-ci comme un excès et un péché d'imitation. Dans ce théâtre « scientifique », ce que les hystériques de la Salpêtrière ont exhibé de leur corps devant l'appareil photographique relevait d'une extraordinaire connivence de médecins à patients. Charcot écrit : « A la vérité, je ne suis absolument là que le photographe, j'inscris ce que je vois... ». Mais au coeur de cette violence du voir, il devint aussi metteur en scène, incitant le corps livré à ses symptômes comme à un mime perpétuel d'eux-mêmes. De masque en masque, prenant différentes figures de la douleur, les hystériques sans visage passaient du « clownisme » à la tragédie de la parole. Ce qui se manifesta devant lui, ce furent des simulacres, des poses, des cris, des crises, des attitudes passionnelles, des crucifiements, des extases, toutes les postures du délire qui faisaient signe vers un inconscient esthétique et une iconographie religieuse. Charcot ne parlait pas avec les femmes qu'il prétendait « guérir », il regardait, et en les regardant sans parler, il les maintenait en état pathologique.

Cette photographie excessive qui voulait capturer le regard de l'autre fut dans sa répétition exténuante, violence toujours plus cruelle à se faire violence quant à sa propre identité déjà si malheureuse, un « malheur d'identité » dont parle le « personnage » de A. Et ce sont ses appels sans cesse répétés à l'être aimé, à l'absent, à l'Autre, qui, demeurés sans réponse, l'acculent à ce malheur d'identité.



Dans le texte de Daniel Keene, "A" renvoie à "Augustine" évoquée tout au long des pages de l'Invention de l'hystérie comme la "star" de la Salpêtrière, une oeuvre d'art vivante, un "chef-d'oeuvre" aux yeux du photographe. "A" pauvre vedette même si elle ne sait plus bien de quoi elle est vedette, mannequin, marionnette, ou modèle. On lui demande d'être séductrice et de faire mentir son propre corps, qui ne lui appartient plus tout à fait. Son propre regard rêve de se créer un regard maître à son image car l'hystérique hallucine le désir de l'autre et se leurre toujours sur sa demande. Ensorcelée, elle croit pouvoir par une chorégraphie de ses convulsions s'incorporer tous les regards possibles et imaginables. Elle s'aliène au spectacle, exigeant que chacun y soit un metteur en scène, à qui elle montre par ses gestes insolites, que la qualité de sa douleur à elle se fera toute au bon vouloir de son désir figuratif à lui.

"A" c'est aussi le A de l'Actrice, condamnée à séduire le photographe tout autant que le metteur en scène, l'actrice objet du regard d'autrui qui doit exister pour lui comme un spectacle, c'est là tout son drame si angoissant que d'être la captive de la cage de scène qui doit en plus captiver. C'est le A de l'actrice tourmentée à qui l'on veut faire jouer tous les rôles mais qui n'a pas de rôle propre. Dans "Photographies de A" ce qui est questionné en ce sens, c'est une certaine cruauté du show business, et cette pulsion scopique totalitaire si caractéristique de notre civilisation qui continue à jouir de l'intimité de la douleur et met à mort dans le spectacle et par le spectacle. C'est donc un souffle de la mort dans l'image et par l'image qu'interroge cette oeuvre.

L'hystérique dit au « maître » « la vérité sort de ma bouche, elle le défie de savoir qui elle est, elle qui voudrait devenir maîtresse du maître. Mais un jour, lasse de ces expérimentations mortifères, Augustine veut s'enfuir, et c'est en se déguisant en homme qu'elle y parvient.

« Intermittente de son corps, comme le dit Georges Didi-Huberman, l'hystérique vit dans le risque et le malheur de se tromper constamment sur l'appartenance de son corps, elle éprouve qu'il n'est peut-être pas le sien, elle tente de prendre le corps d'autrui pour son propre corps, et ce risque est une hésitation sans fin, et une tentative répétée de couper court à l'hésitation : un questionnement sans relâche du malheur : où ce corps, où le mettre. »

Dans le spectacle, l'actrice Anne-Catherine Régniers interprète le personnage d'Augustine après avoir mené un travail de documentation important à la Bibliothèque de la Salpêtrière à Paris sur les témoignages recueillis. Elle a également rencontré pour nourrir son travail d'actrice beaucoup de spécialistes des questions d'hystérie notamment des psychiatres et psychanalystes. Mais son jeu très énergique et très engagé s'inspire également de personnages de films de Lars Von Trier, Bergman, Haneke, Bresson. Passant du vrai au faux, dans un tourbillon de pirouettes et de distanciations, elle crée un suspense pour le public, qui ne sait pas jusqu'où elle ira dans ces arlequinades passant de la drôlerie à l'horreur.

Pensant par sensations la peinture de Francis Bacon, Deleuze décrit un « visage impassible, mécanique, et qui d'un coup se déforme quand la tête le secoue pour approcher cette zone d'indiscernabilité, d'indécidabilité entre l'homme et l'animal. » Augustine est contrainte à faire visage et son « presque sourire » l'aura délivrée un instant du mal que son regard lançait. Voilà la femme d'enfer, une robe ouverte, un sein pendant, se tordant, mugissant, mais semblant montrer aussi qu'elle n'est pas ce dont elle a l'air. Et quand elle veut se dérober à ce tableau dont elle est captive, elle ne trouve que la rampe de scène, un autre costume à enfiler, un autre masque. Ce spectacle pose les questions suivantes : Qui suis-je dans l'image ? Quelle est mon identité quand je suis gardée à vue et que mon corps est mis en morceaux dans la représentation.

Suis-je en train de parler ? Je suis un cri entre sang et lumière entre l'empreinte de mon sang et la lumière imprimée sur la plaque de verre de l'appareil je suis un masque au seuil de la lumière je suis un presque être.

Ma douleur se mesure en images. Elles sont un modèle pour les autres. Ma douleur mesure la douleur des autres. Je n'ai jamais vu ces autres. Mais j'ai éprouvé leur douleur. Il y a une bête noire qui me regarde. C'est peut-être ma douleur. Ses yeux sont rouges. (...) Quel est ce ricanement infernal ? Regardez-moi. Je suis une plaie qui devient une image. (...) Regardez-moi. Dites mon nom. Quel est mon nom ? (...)

Éclat soudain d'intense lumière et lumière du trépied

(...) Cette fois ne sera pas la seule. Il y en aura une autre. Une plaie. Ce sera une photographie. Ce sera une photographie de la douleur. Ça causera la douleur. Ça colorera la bête noire de votre oeil.

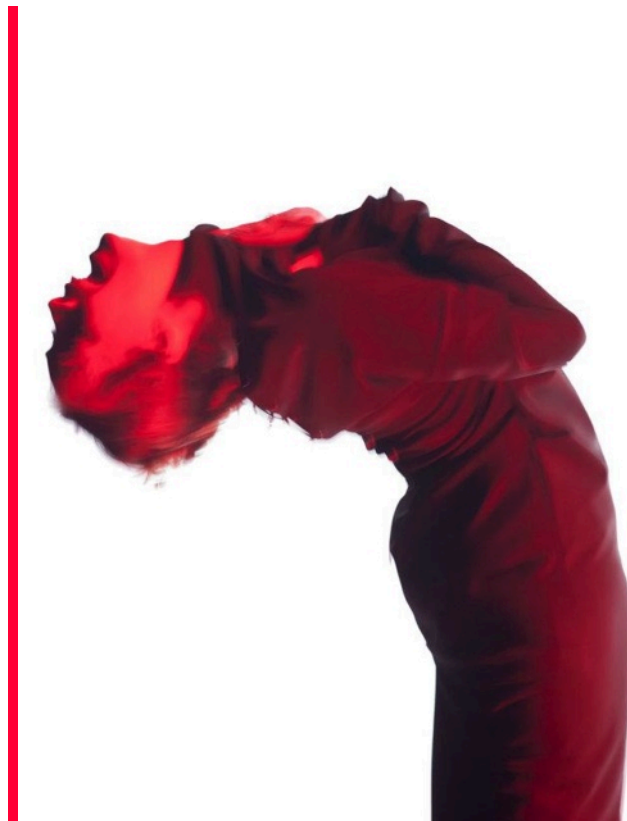
(Photographies de A, D . Keene)



Dans Photographies de A, la lumière est un personnage à part entière, omniprésente et dialoguant tout au long du spectacle avec l'actrice. Autrement dit, les variations extrêmes des intensités, les surexpositions, les passages au noir sont autant de réponses pour pétrifier, choquer, torturer A, la faire parler, hurler, se taire.

Au coeur de blancs silencieux et de noirs hantés par les spectres, le rouge essaie d'émerger peu à peu au fur et à mesure du spectacle et jusqu'à la fulguration finale par le vide où le corps de A finit par imploser par excès de lumière. Nadar nommait spectres les corps en tant qu'ils sont photographiés, selon lui « Chacun serait composé d'une série d'images fantomatiques, superposées par couches jusqu'à l'infini, recouvertes par des particules infinitésimales.» En ce sens, ce que les sensations lumineuses donneront à voir, c'est comment la captation photographique irréalise, suspend, vide le sujet. Au fond, la photographie cherche à saisir les revenants, les fantômes, les doubles du corps dans une rétention hallucinatoire. Au fond, la photographie cherche à saisir les revenants, les fantômes, les doubles du corps dans une rétention hallucinatoire, à l'inverse du théâtre qui réinterroge dans son éphémère et à chaque représentation la présence et l'absence, la vie et la mort. Entre charme et cruauté, « la plus banale altération du visible était pour A, catastrophe de tout le corps ».

« J'imagine le secret des portraits d'Augustine comme un certain mode d'impossibilité du passage au rouge, comme un tremblement de temps blancs et de temps rouges. » George Didi-Huberman



« C'est la répétition creusée d'un drame, attente mystérieuse, celle, quelquefois, d'une précipitation hurlée du mystère, ou insinuée, ou enroulée avec ironie, ou d'un tourbillon d'hilarité et d'horreur, toujours voltige autour d'un gouffre, toujours détresse. Balancement dans les comme si...comme si... » Georges Didi-Huberman.

A est toujours entre deux images, hors d'elle-même, en mouvement, avant et après à la fois, dans un devenir aurait dit Deleuze, c'est l'intermittence, l'indétermination de quelqu'un qui ne se ressemble presque plus du tout, et qui disparaît par amour dans des « devenirs lumière » et des « images lumière ». Une hystérique reste statue, parce que lui manque cette liberté du mouvement, elle semble comme une marionnette restant auto médusée d'être oeuvre pour autrui. Car ce regard poussé à l'extrême, à l'exorbitation, finit par rendre l'autre plus fou qu'il n'est. Et A dut se déguiser à nouveau, mais en homme cette fois pour fuir cet enfer de la représentation, en ayant l'air pour ne plus être vue.

« Ce portrait de A correspond à une attente et à une hâte, on a attendu ce répit dans la souffrance d'Augustine, pour l'amener vite sur l'estrade, peut-être coiffée, habillée, entre rideau sombre, et voile noir de photographe, et puis tirer d'elle, en toute hâte, une physionomie normale. Il est donc probable que ce fut là entracte de scènes violentes et de coups de théâtre. ». Georges Didi-Huberman.

Dispositif scénographique :

Spectacle joué en version frontale et possible en version bifrontale.

Dans une boîte noire, la comédienne est entourée d'un cercle de projecteurs (PARS LED). Sur le plateau se trouvent une plaque de métal sur laquelle Augustine chute à de nombreuses reprises et reste aimantée avec ses genouillères en fer, un glaçon qui fond au fur et à mesure de la représentation et répand du liquide sur les tapis de danse réfléchissants les lumières et les images vidéographiques. Une plaque de verre mécanisée en suspension dans l'espace qui descend à hauteur de son visage par intermittence pour le flouter et remonte. Sur le plateau encore, un trépied métallique porte une lampe très éblouissante (au gaz Xénon) qui flashe, irradie progressivement l'espace, et aveugle ou hypnotise celle qui la regarde.

Dans la version frontale, les vidéos spectrales de la dernière scène sont projetées sur les pendrillons noirs qui entourent l'espace.

Caractéristiques techniques et technologiques :

“Photographies de A” est un spectacle multimédia où l’actrice, la lumière, le son et la vidéo interagissent grâce à l’utilisation d’applications informatiques mises en réseaux. Un patch informatique réalisé avec le logiciel “Pure Data” permet de synchroniser différents événements visuels et auditifs. Les sons qui figurent le déclenchement de l’obturateur photographique sont étroitement liés aux flashes de lumière. L’utilisation de micros contacts posés au sol permet de reprendre et d’amplifier le bruit des chutes, et dans le même temps ce signal audio déclenche différents événements lumineux.

Photophobia / flash

“ Yes here's a spot. “ Shakespeare.

La Lumière :

Le travail artistique d’Annie Leuridan se développe en interaction avec les nouvelles technologies actuelles. Elle redéfinit de manière singulière la fonction de la lumière dans son rapport à l’image à la fois scénique et vidéographique, la rendant dynamique, vibrante, en mouvement : il s’agit de “penser la lumière comme on pense aujourd’hui la diffusion d’images”. Elle élabore avec l’artiste développeur Cyril Henry un nouvel outil numérique : le JOTAC, un jeu d’orgue tactile qui pilote par ordinateur la lumière d’une manière tout à fait novatrice. Annie Leuridan travaille sur le projet “Photographies de A” avec des nouvelles technologies de lumières : utilisation de projecteurs asservis, utilisation également de pars LED, fluos, lampes WRAP et stroboscopes 3000 joules...

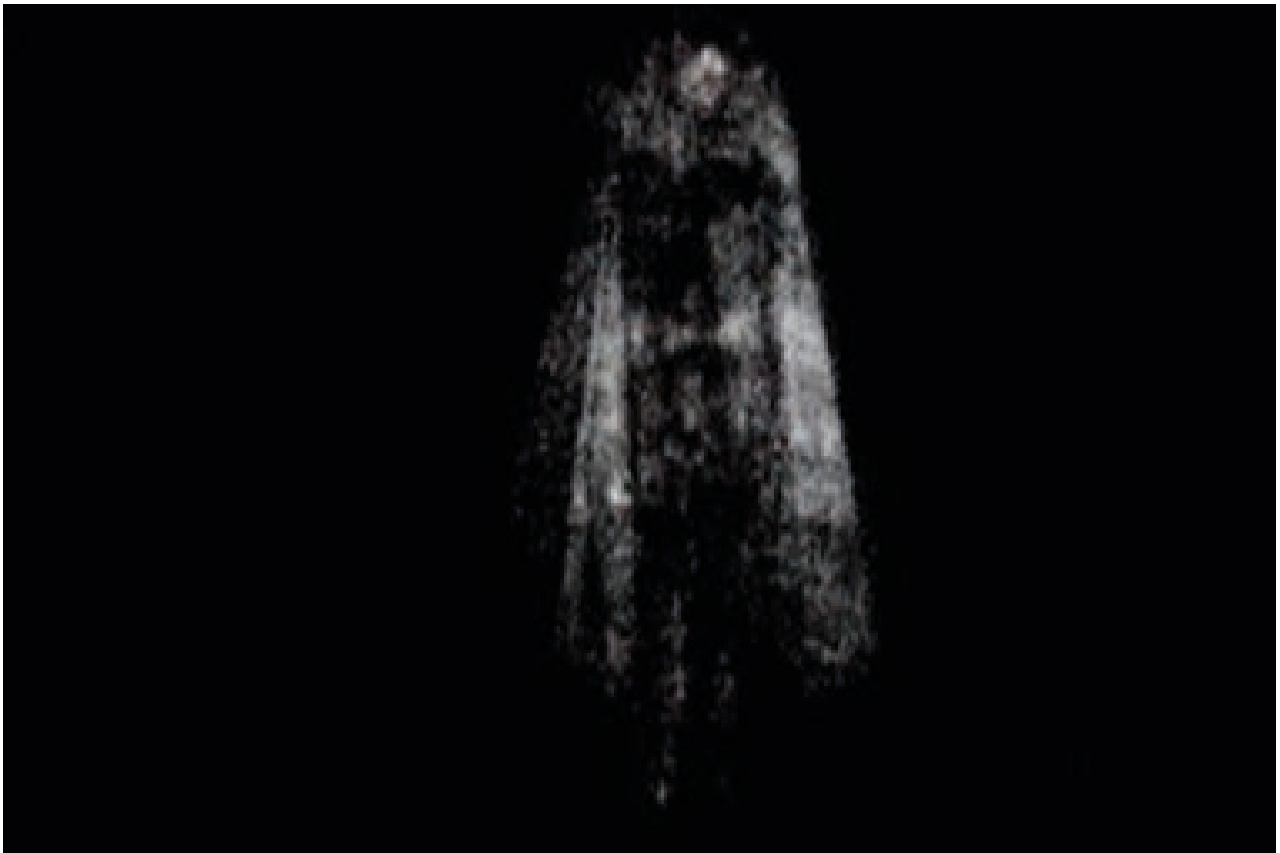
Le son :

Dans “Photographies de A”, nous explorons la qualité des sons produits par les diapasons 128hz qu'utilisaient les expérimentateurs de Charcot pour traiter les hystériques. Cette technique était appelée la “métallo-thérapie” ou “électro-thérapie”. Il ne s'agit pas pour nous de reproduire les états hypnotiques que peuvent provoquer de telles fréquences, mais de s'appuyer sur cet environnement métallique afin d'y extraire des particules sensibles à même de dire la musique intime d'Augustine. Loin du bruitage et de l'illustration sonore, nous travaillons d'une part sur les nuances très fines des différents états de la voix de “A” (intonations, modulations) et d'autre part sur les micro-sons présents dans les silences et les différents interstices. La voix de la comédienne mais aussi les bruits de son corps sont captés en direct et entrent en interaction avec le protocole sonore prédéfini comme pour y résister et l'infléchir. Les sons et/ou les mouvements émis par le public sont également captés pour interagir avec le dispositif. Enfin, un piano à pince est utilisé en direct par l'actrice, et les sons qu'il émet et sur lesquels elle chante, sont repris et bouclés également pour tourner autour du public. La création et la diffusion du son en 5.1 s'appuient sur trois logiciels : Reaktor 5, Ableton 8 et Max 4live. L'environnement de composition est pensé comme un espace modulaire faisant place aux propositions de la machine. Plusieurs types de capteurs développées par Interfaces Z (tapis sensitifs, capteurs pression/ force, flexion-bend) sont utilisés et gérés par Pure Data et Max Msp.

La vidéo :

Dans "Photographie de A", l'image se fait et se défait en temps réel sur le plateau, car "A" est toujours finalement entre deux images, hors d'elle-même, en mouvement, avant et après à la fois, dans un devenir. Le texte est rythmé par le passage de forte intensités lumineuses à des noirs profonds, et c'est dans cet entre-deux, précisément dans ce temps de remonté vers la lumière qu'une image vidéographique spectrale peut s'immiscer et venir dilater le temps. Le point de départ de la création du contenu vidéographique c'est le devenir "argentique" du personnage, et il s'agira de définir ce grain photographique et ses différentes valeurs de gris. Il y a en ce sens l'idée du papier photographique qui brûle au contact de la lumière qui sera donnée à voir aux spectateurs. Cette matière informe se mêle au corps organique de "A", elle vient subtilement modifier son apparence physique jusqu'à la complète dissolution du corps.

La projection utilise les nouvelles technologies liées au "mapping dynamique" et au "tracking" vidéo (détection d'un corps dans l'espace afin de projeter l'image uniquement sur ce corps). Pour ce faire on utilise le nouveau logiciel "Madmapper" (développé par Garagecube) et la "Kinect" de Microsoft (caméra infra rouge qui détecte les mouvements du corps dans l'espace). Le mapping s'applique de façon subtile afin de morceler le corps de "A", et de découper des parties du corps. Grâce au patch informatique, la vidéo interagit avec la lumière de façon à créer juste après le flash lumineux, l'illusion d'une persistance rétinienne sur le corps de "A".





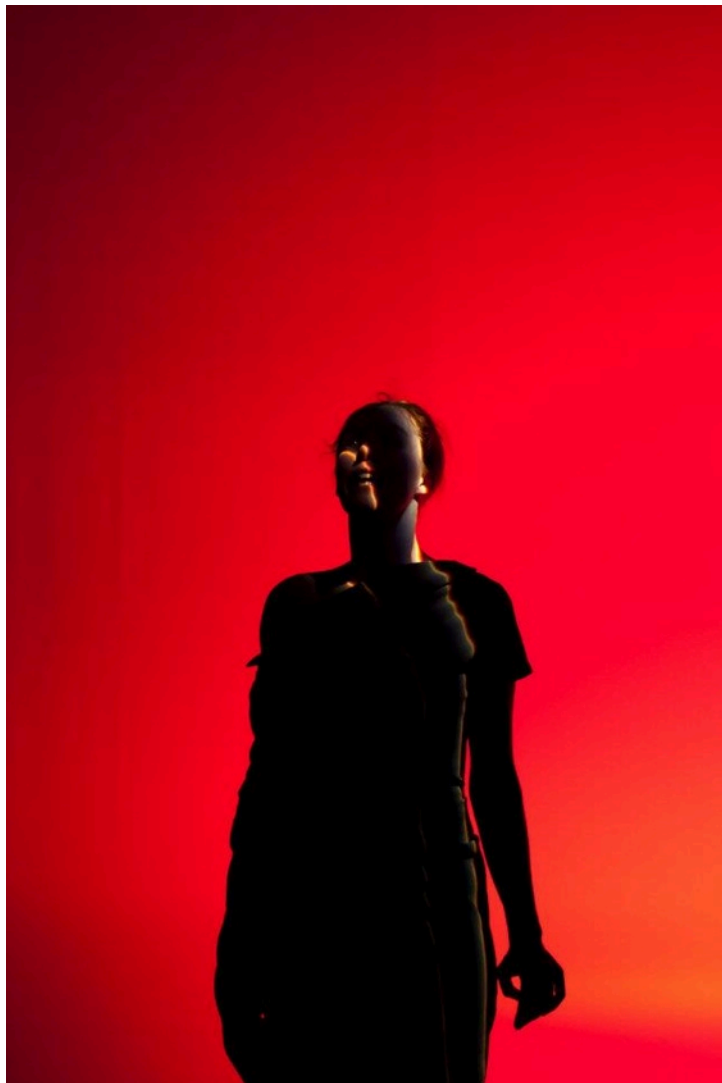
L'équipe :

Mise en scène : Frédéric Laforgue
Scénographie / Vidéo : Alexandre Leroy
Lumière : Annie Leuridan
Son : Thierry Mbaye
Costumes : Léa Drouault
Assistante mises en scène : Béatrice Courtois
Conseils chorégraphiques : Amélia Estevez
Traduction : Séverine Magois
Régie générale : Jean François Métrier
Avec : Anne Catherine Regniers

La création a eu lieu en mars 2012 au Phénix, scène nationale de Valenciennes.

Coproduction: Cie Les Blouses Bleues,
Le Phénix, Scène Nationale de
valenciennes.

Avec le soutien du CECN, Mons – Belgique, du Manège, Scène Nationale de Maubeuge, de la DRAC Nord-Pas-de-Calais et de la Région Nord-Pas-de-Calais.



Les Blouses Bleues

La compagnie "Les Blouses Bleues" développe un travail artistique croisant arts visuels et arts de la scène (théâtre, vidéo, cinéma, arts plastiques). Elle tient son nom du metteur en scène russe, Meyerhold qui appartenait à une troupe du même nom et qui mit non seulement le premier l'image vidéographique sur scène mais aussi en avant le corps de l'acteur. Son nom est également une référence au cinéaste et homme de théâtre, Ingmar Bergman. La Compagnie développe depuis de nombreuses années des projets transmédia croisant images et scènes et mène également de nombreux projets artistiques participatifs croisant le théâtre, la vidéo et les arts numériques.

Frédéric Laforgue (B.Bleues)

Né à Arras, en 1974. Il poursuit en même temps qu'une formation à l'art de l'acteur commencé très jeune des études de Philosophie et de Filmologie, il se forme parallèlement à la mise en scène auprès de Guy Cassiers, metteur en scène flamand à Anvers, et de Herbert Wernicke à l'Opéra Bastille à Paris.

Il fonde la compagnie « Les Blouses Bleues » en juin 2001 en référence au metteur en scène russe Meyerhold qui le premier intègre l'image vidéographique au cœur du spectacle vivant. Il affirme une ligne artistique axée sur le son et le sens de textes contemporains ou classiques et sur la recherche d'une esthétique de vidéo-lumière et de théâtre cinéma. Il travaille également sur l'écriture de textes pour le théâtre, ce fût le cas pour la création franco-flamande en 2006 intitulée *If it is...* (Vooruit, Gand et Condition publique, Roubaix) et de scénarios relatifs à ses projets cinématographiques (documentaire et fiction).

Il est artiste associé de 2004 à 2007 au Grand Bleu, Etablissement national de production et de diffusion artistique, Lille Région Nord-Pas-de-Calais où il crée notamment les spectacles *Ne Jetez pas Bébé* avec l'eau du Bain, *Yerma* et *La Dispute*.

En 2007, Il est intervenant pour un atelier d'écriture de scénario au festival de cinéma de Safi dans le cadre d'une coopération avec la région Nord-Pas-de-Calais et poursuit plusieurs sessions de travail entre le Maroc, la France et la Belgique sur un projet de film naissant intitulé *Ajamiya*.

En 2008, il présente au Fresnoy Studio national des arts contemporains et au Tri Postal à Lille dans le cadre des rencontres audio-visuelles un spectacle mêlant cinéma, théâtre et musique réalisé à partir de l'histoire de *La Dispute* de Marivaux. Il montre également le film *Le partage du sensible* qui fait suite à un travail sur la question du vieillissement mené en maisons de retraite et dans plusieurs hôpitaux pendant de nombreuses années dans le département du Nord et qui obtient plusieurs prix et reconnaissances dont celle de la Fondation de France.

Il réalise en 2009 pour l'association des paralysés de France et la Croix rouge, plusieurs courts métrages dans le cadre d'une campagne de prévention de la maltraitance des personnes en situation de handicap. En 2010, Il travaille avec le philosophe algérien, Sidi Mohammed Barkat sur une performance scènes-images autour du « Corps d'exception ».

De 2008 à aujourd'hui, il travaille en partenariat avec plusieurs scènes nationales le Bateau Feu, Dunkerque, le Phénix, scène nationale de Valenciennes, le Manège, scène nationale de Maubeuge, et le CECN, Manège, Mons, Belgique, sur les mises en scène des spectacles *Blowing* (franco-flamand) et *Photographies de A*.

Il prépare en Belgique, le tournage de son premier court métrage intitulé *Where is my country ?* avec l'acteur Sam Louwyck et travaille sur un autre projet de court métrage en France intitulé « Faire part ». Il prépare également un projet documentaire « A travers les murs sans portes ni fenêtres » consacré à la question de l'autisme avec le réalisateur Laszlo Sefzieck.

Son travail artistique questionne sans relâche à travers les arts visuels, audio-visuels et de la scène, la vie humaine en société.

Alexandre LEROY (B.Bleues)

C'est en 2002 à l'école des Beaux Arts de Valenciennes qu'il rencontre Frédéric Laforgue par l'intermédiaire de l'artiste photographe Philippe Bazin. Les plateaux de théâtre lui permettent alors d'expérimenter et de développer une recherche plastique et vidéographique interrogeant les rapports entre l'espace et le corps, l'image, le son et la lumière. Ses préoccupations sont celles de la peinture, il considère l'image vidéographique comme une matière picturale qui imprègne l'espace et les corps pour en modifier la perception. Le vidéo projecteur fonctionne en ce sens dans ce travail singulier comme un pinceau de lumière. Il synthétise cette recherche plastique en 2006 quand il crée "Not Moi", petite forme transdisciplinaire à partir du texte "Pas moi" de Beckett en lien avec la peinture de Francis Bacon et la figure du cri. Il est le directeur de la photographie pour les projets cinématographiques de la Compagnie Les Blouses Bleues et en parallèle développe depuis 1996 sa pratique de DJ en explorant les divers courants de la musique électronique. En 2008, il crée avec Frédéric Laforgue le "Scénonix La Dispute" d'après l'œuvre de Marivaux, présenté au Fresnoy Studio National des Arts contemporains et au Tri postal pour le festival des Rencontres Audiovisuelles. De 2008 à aujourd'hui, il travaille en partenariat avec plusieurs scènes nationales le Bateau Feu, Dunkerque, le Phénix, scène nationale de Valenciennes, le Manège, scène nationale de Maubeuge, et le CECN, Manège, Mons, Belgique, sur les environnements technologiques, vidéographiques et scénographiques des spectacles "Blowing" (franco-flamand) et "Photographies de A".



Daniel Keene, auteur

Né en 1955 à Melbourne (Australie), il écrit pour le théâtre, le cinéma et la radio depuis 1979, après avoir été brièvement comédien puis metteur en scène. Cofondateur et rédacteur de la revue Masthead (arts, culture et politique), il a également traduit l'œuvre poétique de Giuseppe Ungaretti.

Ses pièces sont jouées en Australie, mais aussi à New York, Pékin, Tokyo ou Berlin. Certaines d'entre elles ont été distinguées par de prestigieux prix dramatiques et littéraires.

Anne Catherine Regnier, comédienne

Comédienne belge diplômée de l'INSAS (Bruxelles) en 2007.

Avec 6 comédiens issus de sa promotion, elle participe à la création du collectif « On voit ta culotte madame Véro ». Avec eux, elle joue dans Les trublions de M. Aubert, m.e.s par Laurent Micheli et Adriana Dafonseca, et dans L'enfant poussé tordu, création collective dirigée par Marie Denis.

En 2009, elle joue sous la direction de Vincent Goethals dans Le cocu magnifique de Crommelynck (Bxl, LLN, Quimper, Tours). En 2010, elle joue sous la direction de Jean-Baptiste Sastre dans La tragédie du roi Richard II de Shakespeare, programmé au festival In d'Avignon.

Avec la cie « Lune et l'autre », puis avec la cie « La passante », elle joue dans plusieurs formes de théâtre de rue intimiste, notamment dans Rue des dames, qui tourne en France et en Belgique depuis 3 ans.

Elle assiste Lorent Wanson à la mise en scène de La meilleure volonté du monde (Bxl, 2009).

Annie Leuridan, éclairagiste

Elle est éclairagiste de spectacle ou d'exposition, paysagiste, co-auteur de documentaires, assistante de réalisation. Depuis quelques années, elle travaille la lumière pilotée par capteurs et la création de régie informatique avec la Cie Contour progressif. Son questionnement porte essentiellement sur la perception de la lumière et son mouvement.

Thierry Mbaye, créateur son

Compositeur son. Fondateur avec Laurent Bernonville de "Molair", un duo expérimental de musiques électroniques déjà signé sur plusieurs grands labels internationaux comme Traum, Trapez limited, Lessizmor, Toys for Boys.

